

Sous la direction de
Marília Etienne Arreguy et Guy Mériqot

**AUTOUR DE L'ŒUVRE
DE SOPHIE DE MIJOLLA-MELLOR**

2020

L'Harmattan

SOMMAIRE

<i>Remerciements</i>	9
----------------------------	---

PRÉAMBULE	11
------------------------	----

<i>Sophie de Mijolla-Mellor</i> – Rétrospective	13
---	----

<i>Philippe Gutton</i> – Itinéraire d'une psychanalyste	27
---	----

<i>Sophie de Mijolla-Mellor</i> – <i>Topique</i> et les « interactions de la psychanalyse »	33
--	----

I. SUBLIMATION, ART

<i>Dominique Fessagnet</i> – Choisir	53
--	----

<i>Vassiliki-Pyi Christopoulou</i> – Plaisir de pensée et inspiration philosophique	59
--	----

<i>Frédéric Widart</i> – La présence de Spinoza dans la conception de la sublimation de Sophie de Mijolla-Mellor	73
---	----

<i>Anne Brun</i> – Du « sensoriel dans la pensée » au « corps halluciné »	85
---	----

II. BESOIN DE CROIRE, BESOIN DE SAVOIR

<i>Michèle Bertrand</i> – Façons de croire	103
--	-----

<i>Philippe Gutton</i> – Le sexuel magique	113
--	-----

<i>Thamy Ayouch</i> – Du « besoin de savoir » à la « volonté de savoir » : mythes magico-sexuels, théorie analytique, dispositif de sexualité	121
--	-----

<i>Catherine Wieder</i> – Des croix pour penser & panser : un espace intermédiaire de mentalisation pour les personnes âgées	139
---	-----

III. PENSER LA PSYCHOSE ET LA THÉORIE DU JE

<i>Christian Hoffmann</i> – Penser la psychose	153
--	-----

<i>Olivier Douville</i> – Penser la psychose. Une lecture de Piera Aulagnier	159
--	-----

<i>Alain Vanier</i> – Quelques remarques sur le Je et le sujet.....	165
<i>Joël Birman</i> – Bords d'un discours théorique. La lecture de Sophie de Mijolla-Mellor sur la paranoïa et la schizophrénie	173

IV. ORDRE POLITIQUE, VIOLENCE, ARROGANCE

<i>Pablo Bergami G. Barbosa</i> – <i>Au péril de l'ordre : l'actualité d'une psychanalyse politique</i>	183
<i>Nicole Fabre</i> – De la Sublimation à « l'ordre mobile ».....	195
<i>Thierry Lamote</i> – La paranoïa groupale.....	201
<i>Marília Etienne Arreguy</i> – Donner la mort : le meurtre, l'assassinat et le « besoin » de guerre	211
<i>Angélique Christaki</i> – <i>Les Arrogants</i>	233
<i>Nicolas Evzonas</i> – L'arrogance du savoir disciplinaire ou le paradigme du genre entre la psychanalyse et les sciences sociales	237

AUTEURS	251
DIRECTION DE L'OUVRAGE	257
TRAVAUX DE SOPHIE de MIJOLLA-MELLOR	261
Ouvrages	263
Chapitres dans des ouvrages	265
Articles	267
INDEX DES ARTICLES DANS <i>TOPIQUE</i>	277

Rétrospective

Sophie de Mijolla-Mellor

Si aujourd'hui, en France et ailleurs, la psychanalyse connaît le contre coup des attaques lancées au nom d'un regain du positivisme, situation qu'une analyse à la fois historique, politique, épistémologique et sociétale pourrait éclairer, en revanche la période qui précède a été particulièrement féconde. Ayant eu le bonheur de rencontrer la psychanalyse au cours des années 1970 dans le bouillonnement d'idées de ce qu'on appelait alors « Censier », mes questionnements, qui à l'origine se portaient essentiellement vers la philosophie politique, s'en sont trouvés transformés.

Les écrits de chacun de nous sont d'abord issus de questionnements anciens et profonds liés aux premières interrogations de l'enfance, mais ils prennent forme et se mettent en acte lors de rencontres dont on se rendra compte après coup qu'elles ont été décisives même si elles tenaient aussi en partie au hasard. Jean-Paul Sartre parlait de son plaisir à observer quelqu'un dans une librairie prendre l'un de ses livres, l'ouvrir, le faire craquer et le parcourir. L'expérience de dépossession qu'il décrit est en réalité une démultiplication de la pensée qui se reflète de manière imprévue et imprévisible dans la lecture que chacun va en faire.

Si la première phase du plaisir de pensée consiste en un dialogue entre soi, soi-même et un autre privilégié intériorisé, la seconde est l'épreuve du partage de pensée. Ce partage est particulièrement actif à l'Université mais c'est aussi une entreprise risquée pour l'enseignant qui peut toujours craindre que sa parole ne soit transformée en un contenu à restituer le jour d'un examen. C'est pourquoi la liberté de la thèse avec son tempo plus long, l'obligation de faire appel à des auteurs divers, de confronter leurs points de vue, y demeure la vraie garantie d'un échange. Par ailleurs, les colloques, les confrontations avec des collègues, lorsqu'il s'agit de réels dialogues, sont pour l'auteur irremplaçables car il aura rarement le loisir de connaître ses lecteurs, qui vont demeurer pour lui inconnus.

Communiquer sa pensée passe par la capacité à être lu et à être entendu mais aussi à accepter qu'on ne le soit pas nécessairement comme on voudrait. Lorsque j'ai décidé d'écrire sur Agatha Christie plus d'un s'en est étonné considérant que le sujet, venant après *Le plaisir de pensée*, était quelque peu trivial... J'ai été soulagée de découvrir après coup que j'avais eu en Freud un illustre prédécesseur pour considérer que l'enquête criminelle avait quelque chose à voir avec la pulsion de

savoir. En revanche, *L'enfant lecteur* m'a valu une abondante correspondance de lecteurs mais essentiellement parce qu'ils étaient avides de recettes pour persuader leurs rejetons que les livres valaient mieux que les jeux vidéo. Quant à mon petit livre sur *La paranoïa*, il m'a été l'occasion de sympathiques lettres de paranoïaques qui se considéraient guéris et qui me remerciaient de l'avoir écrit comme s'il s'agissait d'un hommage qui leur était rendu.

On se défait d'un livre entre les mains d'un éditeur comme on lance une bouteille à la mer et on est ravi lorsque le destinataire inconnu s'en empare et vous en renvoie quelque chose. Mais cette bouteille elle-même a une histoire...

La logique d'un parcours

Souvent nos écrits répondent à des demandes extérieures mais ils sont aussi liés à des circonstances de notre vie personnelle. Dans la suite, parce que nos écrits nous définissent dans un champ, dans un style, les demandes s'ensuivent naturellement. Concernant la vie personnelle, l'extension est large : il peut s'agir de ces questions indomptées que nous portons en nous depuis l'enfance. Il peut s'agir de rencontres et d'événements qui nous concernent, parfois intimement, et, écrire nous sert alors à comprendre. Il peut aussi s'agir, si nous sommes psychanalystes, de ce que les patients viennent remuer de notre propre passé, qui nous donne envie de témoigner de ce que nous pensons avoir saisi.

Les thèmes vont et viennent et s'entrecroisent sans qu'on le programme. Je n'aurais peut-être pas écrit sur la sublimation si, jeune assistante à l'UFR de Sciences Humaines Cliniques, je n'avais pas proposé à Yvon Brès en 1974 une thèse d'État sur le rapprochement entre la pensée de Spinoza et celle de Freud. Et si ce dernier – qui venait précisément d'accepter ce même thème pour la thèse de Michèle Bertrand – ne m'avait pas envoyée chez Jean Laplanche, lequel précisément était en train de se débattre lui-même avec le thème de la sublimation qui allait faire l'objet du tome 3 des *Problématiques*. La discipline de pensée exigeante de Jean Laplanche, ses séminaires où nous pouvions passer des heures sur quelques lignes du texte freudien, a été pour moi comme pour tous ceux qui ont eu la chance d'y participer, un apport inestimable. Mais je n'aurais pas subverti la notion de sublimation telle qu'elle est classiquement reçue si je n'avais pas rencontré deux ans après, Piera Aulagnier et ses notions bien peu freudiennes comme le « besoin de causalité », la « quête des preuves », l'« exigence de vérité »...

Et je n'aurais pas écrit *Le plaisir de pensée* si je n'avais pas, depuis bien avant, été spinoziste puis séduite par la lecture de Nietzsche et de Robert Musil, lui qui définit l'entreprise intellectuelle comme « la liberté de nommer le réel comme le premier occupant du champ des possibles ». Le plaisir de pensée, la quête toujours insatisfaite des certitudes, le besoin de savoir, la curiosité infantile, sont autant de stigmates que je porte en moi informulés depuis toujours. Ce que j'ai

pu lire ou entendre dans la suite, y compris la découverte de la psychanalyse, est venu s'accrocher à ces questionnements initiaux un peu à la manière dont Stendhal décrit la cristallisation de l'état amoureux.

Ces thèmes tournent tous autour de la capacité d'intégrer le doute comme valeur positive et non d'en pâtir comme d'un facteur de destruction. Je n'ai jamais pu que me rebeller contre le croire lorsqu'il se présente comme l'acceptation obéissante d'un contenu de pensée, tout en me félicitant que le lieu et l'époque de ma vie m'aient permis cette rébellion en toute liberté. Sans toutefois que ce soit facile, car la confiance, volontairement aveugle, reçoit en échange la protection, et confère un sentiment de conformité, donc le confort d'une appartenance groupale.

En écrivant *Le besoin de savoir* et *Le besoin de croire*, j'ai voulu me saisir avec la psychanalyse de cette question – présente pour moi dès l'enfance – soit l'impossibilité d'accepter que le savoir recouvert par l'Autorité puisse contraindre au croire. Le besoin de croire, qui se confond avec celui d'investir, ne peut échapper aux multiples dangers du conformisme que s'il se transforme en besoin de remettre au travail le contenu de la croyance comme celui du savoir. La positivité du doute se formule dès lors comme le maintien d'une ouverture et d'une quête d'une vérité toujours à renouveler parce qu'on a accepté qu'elle ne puisse être que mouvante et partielle dans les objets qu'elle atteint.

Perspective qui soutient une approche de la sublimation différente de celle de Freud, échappant au refoulement, à l'idéalisation et au désir mortifère d'une certitude qui mettrait fin au questionnement. J'avais trouvé le dialogue entre Freud et Jung particulièrement instructif à cet égard dans la revendication de ce dernier d'un droit à l'hérésie... L'histoire de la psychanalyse m'a intéressée essentiellement du point de vue des conséquences de la confusion entre la théorie et la doctrine conduisant dans la suite aux diverses scissions autour de la revendication d'être ou non « psychanalyste ». Ce qui a donné lieu longtemps après à divers colloques préparés avec Alain de Mijolla dans *L'Association Internationale d'Histoire de la Psychanalyse (AIHP)* et à des numéros de revues notamment de *Topique*.

Les prolongements de l'opposition entre croire et savoir

Cet axe primaire ne pouvait qu'en engendrer d'autres tant dans la clinique des délires, notamment dans la paranoïa, qui précisément tentent de réduire le doute, que dans le champ de l'idéologie, du fanatisme politique et religieux. Freud rapprochait les philosophes faiseurs de systèmes des délirants. Position peu défendable parce que les philosophes, comme lui d'ailleurs, proposent des interprétations possibles et donc révisables. En revanche, il n'y a pas de

philosophes pour qui l'existence de la folie avec ses certitudes ne constitue une question centrale et une provocation majeure.

Mon intérêt pour la psychiatrie a précédé de beaucoup celui pour la psychanalyse pourtant beaucoup plus proche de la philosophie dans les années Lacan 60-70. C'est un fait d'expérience qu'on envoie aux psychanalystes débutants les patients les plus difficiles, comme une sorte d'épreuve du feu. Et de fait, les premiers qui m'ont été adressés étaient proches de la psychose ou du moins avaient été considérés comme tels par ceux qui me les envoyaient. À la même époque, donnant une formation aux notions de la psychanalyse dans le cadre du concours d'aptitude à la profession d'avocat, le CAPA, je recevais en psychothérapie, adressés par leurs avocats, des prévenus de meurtres, en liberté provisoire plusieurs années avant leur procès, et des pervers, notamment des pédophiles.

Si je m'interroge après coup sur les liens entre cet intérêt pour une pathologie lourde – que Freud considérerait ne pas relever de la psychanalyse – avec ma question initiale, celle de la quête de savoir qui suit le doute que l'on n'a pas ou pas voulu écarter, la réponse me semble claire. C'étaient des interrogations philosophiques sur l'humain, sur la question de l'identité et sur la définition de la réalité, que je questionnais avec et à travers ces patients qui les vivaient en direct. Ultérieurement ces questions me sont revenues sous d'autres formes, dans l'entrecroisement entre l'individuel et le collectif ainsi que j'ai pu le faire dans *La mort donnée*, *Au péril de l'ordre* ou *Les Arrogants*, en tentant de porter ensemble une interrogation politique, clinique et philosophique.

La question du politique

Elle constituait un retour à mon objectif initial puisque mon mémoire de Maîtrise portait sur «La liberté dans l'État chez Spinoza», mais teintée d'incertitude alors que ma génération pensait avoir eu des réponses. L'approche freudienne et plus encore celle qui avait fait suite à Mai 68 en reprenant une réflexion que j'allais retrouver chez Piera Aulagnier, Cornélius Castoriadis, Hannah Arendt et d'autres, renouvelait mon questionnement.

Il faut aussi rappeler que, plus anciennement, le souci du politique – en cette période juste postérieure à celle où la guerre d'Algérie avait été donnée comme une opération de pacification – était très présent, transmis par les dires et plus encore par les silences de nos parents. Ils avaient vécu la mise à mort de la démocratie avec le nazisme et croyaient voir dans la génération qu'ils mettaient au monde, celle du baby-boom, autant d'«enfants de l'après-guerre», comme si une telle chose pouvait exister. La question du politique et celle des utopies qui s'y rattachent ont été très actives à ma génération, comme peuvent l'être aujourd'hui celles du genre, de l'intelligence artificielle ou du transhumanisme,

mais, comme tout un chacun, je les ai abordées d'une manière qui m'était propre même si partagée avec d'autres.

Quels ont été les principaux champs de ma recherche ?

Il y en a essentiellement quatre : la sublimation et le plaisir de pensée, le besoin de savoir et le besoin de croire, la psychose avec la cruauté et la paranoïa et enfin, la violence dans la société : meurtre, guerre, tyrannie, arrogance.

Mon premier axe pour proposer une approche personnelle fut donc celui du plaisir de pensée et de la notion psychanalytique qui lui est liée, soit la sublimation.

En quoi la conception de la sublimation que je propose diffère-t-elle de celle qui est classiquement admise ? J'ai tenté de montrer le caractère insuffisant d'une définition de la sublimation qui se limiterait à une déssexualisation du but et à une valorisation sociale de l'objet. Contrairement à Anna Freud, qui fait de la sublimation un mécanisme de défense, j'ai rapproché sur un plan métapsychologique la sublimation de la perversion, ce que proposait aussi Lou Andreas Salomé. En effet, on peut considérer que l'énergie libidinale, dans la perversion et dans la sublimation, opère un mouvement de contournement de l'interdit et parvient, moyennant certaines limites, non seulement à maintenir l'écoulement du flux mais à le renforcer du fait de cet obstacle. Il y a deux mouvements qui sans être identiques se rapprochent : le « per-vertir » et le « dériver » qui indiquent tous deux que le flux libidinal est parvenu à ne pas se laisser prendre dans la nasse du refoulement.

J'ai proposé, suivant en cela une brève indication de Freud dans *Le Moi et le Ça*, qu'il ne reprend pas par la suite, de définir la sublimation comme un mouvement de rétablissement ou de ré-érection du Moi dans le Moi. Ce qui implique à la fois un deuil nécessaire par rapport au Moi idéal et un travail qui en est la conséquence où le Moi peut se proposer à l'amour du Surmoi en lui disant : « Regarde, tu peux m'aimer, je ressemble tellement à l'image idéale de toi-même que tu as perdue... » Mais la différence de taille, tient dans le fait que ce n'est pas lui mais ce qu'il fait, c'est-à-dire aussi bien ce qu'il cherche en alliance avec lui mais dont il n'est pas encore possesseur, que le Moi propose au Surmoi comme objet de substitution.

On aurait là aussi une explication du fait que la potentialité de la dérivation sublimatoire se produise de manière précoce (*Von anfang an*) car le Moi échappe dès le début aux filets du refoulement en glissant entre les mailles et, en l'occurrence en jouant sur le temps. Il affirme au Surmoi que ce qu'il n'a pas pour lui plaire, il ne l'a pas encore mais que, tout en renonçant à y prétendre sous une forme immédiate et illusoire, il saura mettre en œuvre toute espèce d'effort voire de renoncements pour... ne pas y renoncer !

L'abstinence sexuelle, qui n'a pas grand-chose à voir avec la sublimation ni même avec les conditions qui la favoriseraient, est en revanche une « abstinence de l'âme » qui sait préférer la quête de la vérité plutôt que la vérité toute trouvée, comme le dit le philosophe Lessing. Freud considérerait qu'en certains individus se trouve un mouvement de liaison entre les pensées, analogue à celui des pulsions de vie en général, conduisant à de nouvelles questions qui en relancent d'autres. Mouvement qui évoque celui de la vie qui repart en arrière pour compliquer et donc allonger le chemin qui la mène finalement à la mort. Toute réalisation sublimée est liée à une transformation des relations entre le Moi et le Surmoi, qui permette d'investir un Moi « en travail », en attente et non en possession d'une réalisation. La sublimation est une notion indispensable pour comprendre l'articulation entre la vie pulsionnelle et les champs culturel et sociopolitique, elle permet de penser les sentiments de sociabilité, de tendresse et d'amitié, le souffle artistique ou littéraire, les réalisations techniques, scientifiques ou sportives... les soubassements de la recherche aussi.

Qu'est-ce que j'entends par plaisir de pensée ? Nombreux sont les philosophes qui l'ont décrit, défini et analysé. Citons Nietzsche qui le décrit comme « l'attrait de tout ce qui est problème, l'ivresse de l'X dont les joies englobent comme une flamme claire toutes les misères de l'incertitude ». Investir l'inconnu suppose d'avoir pu se dégager au moins partiellement des brumeuses et océaniques séductions de l'inconnaissable. Il faut aussi se souvenir, que la vérité est toujours fonction, non d'une inaccessible correspondance entre la représentation et le réel, mais de la puissance réorganisatrice du discours.

Encore faut-il, que la passion d'avoir raison de l'autre ne soit pas le seul guide de celui qui tient ce discours, entraînant son interlocuteur dans des voies où la persuasion tiendrait lieu de raison. On sait que l'obscur en impose et permet d'en imposer aux autres. L'obscur offre en outre l'incalculable avantage de ne pas avoir à se confronter à l'impuissance et au doute, circonstances où le sujet revit la situation traumatique de l'enfant qui découvre que le sol de l'évidence est friable et le sens multivoque.

Le plaisir de pensée sous sa forme sublimée implique à l'inverse une métabolisation du négatif devenu occasion d'une affirmation narcissique dont Freud soulignait, à la fin de sa vie, combien elle mettait à l'abri des coups du sort ceux qui pouvaient la pratiquer. Cependant, ni la mégalomanie, ni l'agressivité destructrice ne sont absentes du plaisir de pensée dont elles constituent au contraire les ingrédients de base. Seule la possibilité de les faire passer par la transformation sublimatoire, travail toujours partiel et instable, permet que ce plaisir ne se métamorphose pas en son contraire sous la forme d'un doute dilacérant ou d'une inhibition intellectuelle paralysante. Dans la mesure où le traitement que le processus sublimatoire fait subir à la libido ne permet jamais au sujet de se confirmer dans une quelconque toute-puissance et le voue à l'inverse

à une ouverture infinie vers des buts jamais totalement atteints, il permet d'éviter l'inhibition et de poursuivre le chemin.

Et le plaisir de pensée n'est pas un plaisir solitaire !

On sait combien l'expérience de la rencontre avec la pensée d'un autre peut offrir de plaisir dans l'activité discursive. Je donne au terme de rencontre un sens fort qui n'est pas synonyme de l'intérêt ou même de l'admiration que l'on peut porter à l'élaboration théorique de tel ou tel. La rencontre renvoie à la découverte d'un sens dont on peut supposer qu'il préexistait sous forme latente chez celui qui découvre. Le « je n'y avais jamais pensé ! » et le « comment n'y avais-je pas pensé ! », même s'ils accompagnent la sensation jubilatoire de quelque chose de nouveau qui s'offre, s'entendent aussi comme l'affirmation de l'inverse : on y avait bien pensé, mais c'était resté informulé et la rencontre vient précipiter, coaguler un ensemble de réflexions partielles et d'intuitions vagues qui, sans cela, seraient peut-être demeurées telles. La communication repose alors sur un jeu identificatoire où les bornes du narcissisme sont dépassées, au profit d'un fonctionnement réciproque qui offre un plaisir particulier, que je n'hésiterai pas à qualifier de sublimé, précisément par ce qu'il implique de négociation au niveau de l'économie narcissique de chaque sujet. Car, quelle serait la valeur d'une recherche non communiquée !

Mon deuxième axe concerne Le besoin de savoir et Le besoin de croire, deux livres qui portent ces titres et qui ont été écrits à la suite. Le point de départ et l'origine en est la question de l'énigme. L'un de mes premiers articles en 1980 s'intitulait « La vision et l'énigme » et devait beaucoup au livre de Kurt Eissler sur Léonard de Vinci que je venais de traduire, soit 12 ans avant la parution du *Plaisir de pensée*. J'ai proposé dans *Le besoin de savoir* un certain nombre de notions comme « l'effondrement du sol des certitudes » ou « les mythes magico-sexuels » et je me suis beaucoup appuyée sur la notion de « désarroi » décrite par le romancier Robert Musil à propos de l'élève Törless. La suite de ce questionnement sur le besoin de savoir ne pouvait être qu'une interrogation sur le besoin de certitude rendu nécessaire par l'expérience de la désillusion et la menace d'insécurité qu'elle entraîne. Position aussi bien initiale que conclusive qui garde la spirale de la recherche toujours ouverte.

Mais l'issue irrationnelle et nostalgique, qu'elle soit cherchée dans la drogue ou dans les expériences mystiques de toutes natures, constitue aussi un prolongement possible du désarroi. À l'inverse, la passion de penser, rejetant d'emblée la passivité de telles expériences, semble s'être donné comme projet la reconquête d'une certitude entrevue par les voies plus limitées de la Raison. Tout autant que d'être protégé contre la mélancolie issue de sa propre activité destructrice, l'intellectuel semble attendre de l'activité de pensée qu'elle lui permette d'exercer, sous une forme acceptable par le surmoi et le socius, cette activité destructrice elle-même. Chez Musil par exemple, la haine du dogme et l'amour de ce qui demeure encore irrévélé vont se perpétuer dans le

« possibilisme ». Face à ce qu'il dénonce comme une sorte de vivant-mort, l'homme sans qualités apparaît comme une réserve de vie inépuisable, lui qui traite « tout simplement » la réalité comme une tâche et une invention perpétuelle. Cet axe de ma recherche ne pouvait qu'en engendrer d'autres tant dans la clinique des délires, notamment dans la paranoïa, qui précisément tente de réduire le doute, que dans le champ de l'idéologie, du fanatisme politique et religieux.

Le troisième axe de ma recherche concerne donc la psychose, plus spécifiquement la paranoïa, mais aussi la question de la cruauté dans la perversion et la psychopathie. Ces aspects sont liés à ma clinique telle qu'elle s'est étayée sur des psychiatres comme Georges Daumézon, Gorges Lantéri-Laura, Éric Malapert et surtout Piera Aulagnier. De même, mon enseignement auprès des avocats m'a conduit à recevoir des prévenus ou des patients en injonction de soins et à développer tout un aspect criminologique de ma recherche. Si je m'interroge après coup sur les liens entre mon intérêt pour une pathologie lourde – que Freud considérerait ne pas relever de la psychanalyse – avec ma question initiale, celle de la quête de savoir qui suit le doute que l'on n'a pas voulu écarter, la réponse me semble claire. C'étaient des interrogations philosophiques sur l'humain, sur la question de l'identité et sur la définition de la réalité, que je questionnais avec et à travers ces patients qui les vivaient en direct.

Ulérieurement ces questions me sont revenues sous d'autres formes, dans l'entrecroisement entre l'individuel et le collectif ainsi que j'ai pu le faire dans *La mort donnée*, *Au péril de l'ordre* ou *Les Arrogants*, en tentant de porter ensemble une interrogation politique, clinique et philosophique.

J'en viens donc au quatrième axe, celui de la violence dans la société : meurtre, guerre, tyrannie, arrogance. Ces questions bien entendu sont inséparables d'une perspective historique. J'avais accompagné mon mari, Alain de Mijolla, dans sa création d'une *Association internationale d'Histoire de la Psychanalyse* qui allait nous conduire à l'organisation de nombreux colloques en France et à l'étranger ainsi qu'à la création d'une revue *La revue d'histoire de la psychanalyse* éditée par les PUF. Entre 1985 et 2005 les colloques en France et à l'étranger et les numéros de revue se sont succédé sur de très nombreux sujets, par exemple l'engagement politique des psychanalystes, la psychanalyse par les non-médecins, la formation des psychanalystes en France, etc. Travail en commun qui s'est aussi retrouvé dans l'écriture, avec quelques collègues, d'un *Fondamental de Psychanalyse* puis d'un *Dictionnaire International de la Psychanalyse*, tous deux ultérieurement traduits en de nombreuses langues. Mais ma perspective était cependant davantage épistémologique qu'historienne. Je rappellerai un exemple des interactions entre la psychanalyse et l'Histoire et de leurs limites telles que je les avais analysées à l'époque.

L'historien Paul Veyne, dans son essai d'épistémologie *Comment on écrit l'Histoire* (1971), note quelque chose qui sonne familier à l'oreille du psychanalyste : « L'Histoire est une pure curiosité pour le spécifique. » En tant

qu'historien, il entend par là que l'événement historique se définit comme ce qui ne va pas de soi, c'est-à-dire quelque chose qui n'est pas prévisible en fonction d'un ensemble de lois. Pour le psychanalyste aussi, c'est le spécifique d'une histoire individuelle, et non les règles générales, qui l'intéressent pour comprendre tel individu particulier. Donc, en apparence, l'intérêt pour le singulier rapprocherait l'historien et le psychanalyste et les amènerait peut-être à une même conception de la notion d'événement. Or, si l'on creuse un peu plus, on voit qu'il n'en est rien. Pour l'historien, l'événement c'est l'imprévu qui se détache sur un fond de répétition dont il n'y a rien à dire. Du moins est-ce le point de vue de Veyne comme celui d'Hérodote, même si d'autres historiens pourraient être d'un avis différent. Mais pour le psychanalyste, événement et répétition ne s'opposent pas comme le fond et la forme. L'événement, en particulier l'événement traumatique, est ce qui va laisser une trace et constituer un appel à la répétition. Ainsi, un enfant maltraité dans sa famille aura souvent tendance à retrouver les mêmes maltraitements, même dans un autre milieu d'accueil. Ou le parent incestueux aura lui-même été victime d'inceste. L'événement vient marquer le psychisme et c'est au contraire sa répétition qui permet de le débusquer dans sa valeur traumatique.

De même, le psychanalyste et l'historien s'intéressent tous deux à la temporalité. Mais pour l'historien, tel fait est intéressant en fonction du temps où il se situe. C'est la temporalité en tant que telle qui est son objet. Pour le psychanalyste, la temporalité ne l'intéresse que dans la mesure où le passé éclaire le présent. Savoir ce qu'on a été comme enfant n'est possible qu'à partir de vécus adultes et ces vécus-là ne sont compréhensibles qu'à partir de la reconstruction de l'enfance. Qu'il s'agisse de l'événement, de la temporalité ou de la répétition, la démarche de l'historien et celle du psychanalyste sont donc proches et lointaines à la fois.

Les « Interactions de la psychanalyse »

C'était donc la question des « interactions » entre l'Histoire et la psychanalyse qui était le véritable champ de mon intérêt et de mes recherches et c'est aussi ce que j'ai à la même période, développé dans un cadre universitaire... En 1986 dès l'obtention de mon poste de professeur à l'UFR de Sciences Cliniques, j'avais pu créer une « jeune équipe » sur les « Interactions de la psychanalyse » en lien avec « Le Laboratoire de psychanalyse » de Jean Laplanche qui avait dirigé ma thèse d'État sur « Le plaisir de pensée ». L'unité du groupe de recherches était trouvée non du côté de la thématique mais de la méthodologie.

Contrairement à l'« application » de la psychanalyse, qui prolonge ce que Freud explicitait en 1913 dans *L'intérêt de la psychanalyse*, l'idée d'« interactions » résulte d'une tentative critique de soumettre la psychanalyse à la question de ses propres limites explicatives. Intérêt, c'est-à-dire implication (inter-esse), de la psychanalyse pour les autres sciences qui peuvent trouver en elle une manière de

s'approfondir et en fait de s'analyser. On peut cependant considérer que l'intérêt de la psychanalyse pour les autres sciences ne va pas en sens unique car, en même temps, il s'agit d'explorer la variété des champs où elle peut apporter un point de vue spécifique et pertinent, ce qui n'est possible que si elle s'abstient précisément de donner une réponse systématique. D'où l'idée des « interactions de la psychanalyse » qui vise à souligner qu'il n'y a pas de possibilité d'« intéresser » la psychanalyse à un domaine, quel qu'il soit, sans soumettre sa méthode à une interrogation en retour sur les limites de sa validité.

Parler d'« interactions de la psychanalyse » suppose de poursuivre une interrogation épistémologique renouvelée sur la valeur de la méthode psychanalytique, ses capacités à se confronter à d'autres logiques. Donc non seulement de porter un éclairage nouveau sur le domaine où elle s'applique mais, en retour, d'en être éclairée elle-même quant à son essence et sa fécondité possible. À ce titre, l'objet culturel ou le discours scientifique apparaît tout aussi résistant qu'un patient parce qu'il fonctionne avec sa logique propre, ses présupposés qui, en principe, ignorent la dimension de l'inconscient. Vouloir l'introduire dans ces domaines implique pour le psychanalyste de commencer par prendre connaissance de son objet. Il lui faut pour cela suspendre son travail interprétatif et l'interroger quant à sa capacité de prendre en compte les faits envisagés, mais aussi la manière de les considérer et de les investir.

Les « interactions de la psychanalyse » comportent donc pour celle-ci une interrogation épistémologique majeure qu'elle se doit de maintenir toujours en action et qui risquerait en revanche de s'appauvrir si le psychanalyste limitait son écoute à la cure. La perspective est épistémologique d'abord, portant l'interrogation sur la possibilité d'emprunt de modèles, la pénétration réciproque des concepts, mais aussi la spécificité des champs du savoir et, éventuellement, leur imperméabilité et donc les limites de ces interactions.

Les très nombreuses thèses que j'ai dirigées ont traité de sujets divers touchant au droit, à l'art, à l'histoire, à la société. Dans le même esprit cherchant à sortir la psychanalyse de ses frontières, j'ai également pendant 10 ans enseigné les rudiments de la psychanalyse aux étudiants en médecine à Bichat et à Lariboisière ainsi qu'aux futurs dentistes. Simultanément, j'ai créé en 2011 avec un certain nombre de mes anciens doctorants une association porteuse de cette ambition de mettre la psychanalyse « en interactions » : *L'Association Internationale Interactions de la Psychanalyse* ou *A2IP*. Nous offrons un choix de séminaires mensuels (une dizaine) et des colloques (4 par an dont un international) dont les thèmes sont préparés à l'intérieur des séminaires.

La variété des approches a donc fait pour moi l'objet d'un choix épistémologique avec la notion d'« interactions de la psychanalyse ». En un sens elle correspond beaucoup plus à une position philosophique que psychanalytique en ce qu'elle désigne une méthode et non un objet ou un champ.

Il s'agit là d'un aspect qui n'est ni la clinique psychanalytique ni l'élaboration théorique que j'ai, ou en proposer à l'intérieur du cadre conceptuel que constitue la métapsychologie freudienne, mais qui en fait partie dans la mesure où transmettre implique toujours de s'interroger simultanément sur la validité de ce qu'on transmet. Cette transmission de la psychanalyse passe pour moi autant par ce que nous appelons les « analyses quatrièmes » que par les enseignements à l'Université et par la direction de revues de psychanalyse. Mais d'une manière différente car la première porte sur la pratique clinique et les secondes sur la théorie qui en est issue. Il s'agit d'un enseignement non pas « de » la psychanalyse mais « venant de » la psychanalyse, ce qui est différent d'un enseignement « sur » la psychanalyse tel qu'il peut être donné par un historien, un sociologue ou un philosophe.

J'avais commencé à enseigner à l'UER de Sciences Humaines Cliniques, aujourd'hui UFR « Études psychanalytiques » comme chargée de cours à 25 ans, en sortant de l'agrégation de philosophie, parce que la nouvelle UFR, créée par Juliette Favez-Boutonier dans le cadre de l'Université pluridisciplinaire de Paris 7, avait attiré un nombre inattendu d'étudiants qu'il fallait prendre en charge. Philosophe elle-même, Juliette Favez-Boutonier en avait donc recruté quelques volontaires dans le vivier de l'agrégation de philosophie. Trop débutante pour pouvoir faire autre chose qu'observer au début, j'ai ressenti – plus que je n'en ai compris les tenants et aboutissements – les luttes qui avaient été menées pour arriver à ce résultat qui faisait entrer la psychanalyse à l'Université. L'enthousiasme des commencements n'était pas pour autant une union sacrée, loin de là, et des oppositions, pas toujours dynamiques, étaient là dès le début entre la psychologie sociale, la psychanalyse, la philosophie, la psychiatrie. L'enjeu était d'importance, comme le rappelle Philippe Gutton, puisqu'il s'agissait non seulement de faire entrer la psychanalyse à l'Université mais de former une nouvelle espèce de psychologue, le « psychologue clinicien ». Pour ma part, si la psychologie générale, qui faisait partie du parcours obligé du philosophe, m'avait semblé un peu terne, il n'en était pas de même des enseignements de psychiatrie donnés à l'Hôpital Ste Anne au point que j'avais réussi en outre à me faire admettre comme auditrice libre aux présentations de malades de ce qui s'appelait alors « L'Infirmerie Spéciale », et ultérieurement aux formations cliniques qui étaient données par Georges Daumézon et Georges Lantéri-Laura aux étudiants en psychiatrie à l'Hôpital Ste Anne et à St Maurice.

C'est donc avec ces ambiguïtés que j'avais commencé à enseigner à des étudiants, pour la plupart de mon âge voire plus âgés, car ils étaient majoritairement en reprise d'études dans le but d'ajouter à un cursus de psychologie classique la dimension psychanalytique qu'ils venaient chercher dans cette nouvelle UFR en construction. La philosophie avec la psychanalyse en étaient les deux axes fondamentaux, bien représentés par Jean Laplanche qui était

le seul des fondateurs avec Juliette Favez-Boutonier à avoir fait les deux cursus de médecine et de philosophie au complet. Cette dernière, en tenant à s'entourer de philosophes comme Pierre Fédida, Yvon Brès, Claude Prévost et Jacques Gagey, pour enseigner la psychanalyse, prenait une revanche à l'égard de Freud qui avait dénié tout rapprochement avec la philosophie dans une réponse faite à la lettre où elle soulignait la parenté de sa pensée avec celle de Spinoza.

Textes et thèmes philosophiques firent donc l'objet de mon enseignement en toute liberté de programme. Mais de quelle « spécialité » relèvent des questions comme « le doute », « la passion », « l'illusion », « l'aliénation », « l'aveu » ou « la dette » ? Les étudiants en tous les cas semblaient y trouver leur compte et moi aussi. Ce ne sont pas les cours en amphithéâtre face à plusieurs centaines d'inconnus qui permettent à un enseignant d'expérimenter le plaisir du partage de pensée. En revanche la liberté des discussions dans les enseignements en petits groupes, la confrontation à l'interprétation des textes, donc finalement à soi-même, fabriquait insensiblement cette expérience partagée. L'œuvre est d'abord là, celle de l'auteur mais aussi celle en germe du lecteur et du commentateur car il n'y a pas d'œuvre qui ne se définisse par sa capacité à être reprise et interprétée.

Et, il se trouva que l'expérience de la transmission de la psychanalyse allait prendre en 2001 une autre dimension avec la création de l'École doctorale « Recherches en Psychanalyse ». Il avait été demandé aux divers Labos de se réunir en « Écoles doctorales ». Paris 7 a accepté non sans réticences une École doctorale mono-disciplinaire « Recherches en Psychanalyse » que j'ai créée et dirigée pendant 12 ans, avec mes collègues Paul-Laurent Assoun, Alain Vanier, Jacques André et d'autres. Nous avons pu multiplier les échanges internationaux qui étaient déjà présents dans les Laboratoires mais qui se sont accrus au point que sur un effectif de 300 doctorants, la moitié venait de l'étranger et de tous les coins du monde. Le choix de l'international a toujours été pour moi primordial et, descendant de quatre grands parents chacun d'une origine nationale différente, il était certainement prédéterminé en ce qui me concerne. Le lien avec l'autre qui vient d'ailleurs, qui a eu une autre histoire, qui parle une langue que je ne comprends pas, me fait découvrir l'architecture et la cuisine de son pays, et rire d'histoires que je ne connais pas, est un émerveillement inestimable que j'ai mis en pratique dans ma vie privée. Quel challenge de lui traduire une métaphore qui relève pour moi de l'évidence ou un jeu de mots... Connaître et investir non seulement l'étranger mais aussi l'histoire de nos pays parfois avec ses partis-pris ennemis, voire ses morts, est une fascinante découverte.

À l'Université, l'internationalité de l'École doctorale « Recherches en Psychanalyse » avait été facilitée par la place de Paris 7 comme pionnier de la psychanalyse à l'université en France et un peu partout dans le monde. Notre École, avec sa revue « Recherches en psychanalyse », co-fondée avec Paul-Laurent Assoun, a dû son existence et son renouvellement à sa notoriété internationale. La présence au Brésil avait été largement préparée par Pierre Fédida, nous l'avons, avec mes collègues, étendue aux autres pays d'Amérique latine. En Europe, nous

avons créé et cultivé nos liens avec les collègues de Grèce, d'Italie, d'Allemagne, de Belgique, du Portugal. Au-delà, avec ceux de Turquie, d'Israël, de Syrie, du Liban, de Tunisie et du Sénégal... Pour ma part, j'ai initié les relations avec certains de nos collègues chinois à Wuhan et avec des collègues russes, en particulier à St Pétersbourg avec Mikhaïl Reshetnikov. Mes liens avec les collègues nord-américains et canadiens ont donné lieu à plusieurs colloques, notamment autour de la question « Pourquoi la guerre ? » à Montréal mais aussi et surtout avec Harold Blum de New-York d'abord rencontré autour de questions relatives à l'Histoire de la psychanalyse mais dans la suite surtout autour de la question de l'interprétation psychanalytique de l'œuvre d'art.

La question de l'utilisation de l'anglais comme langue véhiculaire est une évidence pour nos collègues scientifiques mais elle ne l'est pas pour nous qui revendiquons la valeur indicible de nos mots. Il faudra bien pourtant opter pour le bilinguisme si nous voulons communiquer, et, puisque cela ne peut malheureusement pas être le français, utiliser l'anglais au même titre que le latin a pu tenir cette fonction autrefois.

La revue *Topique*

Je terminerai la relation de cet itinéraire par l'évocation d'une œuvre que je dois à quelqu'un et que je transmets aujourd'hui à d'autres. Sa vocation est précisément la transmission puisqu'il s'agit d'une revue de psychanalyse, la revue *Topique* créée et dirigée en 1969 par Piera Aulagnier et que je dirige depuis 1990.

Ma rencontre avec Piera Aulagnier eut lieu en 1976, à l'occasion de la première journée scientifique de Confrontations, organisée par René Major, alors didacticien à la *Société Psychanalytique de Paris*. Cette rencontre fut déterminante dans mon parcours scientifique et personnel. L'influence sous-jacente de Cornélius Castoriadis, qui avait été non seulement le mari de Piera mais aussi son compagnon de pensée, rejoignait la philosophie politique qui avait été mon objectif premier dont l'entrée à Paris 7 et la découverte de la psychanalyse m'avaient pour un temps détournée. On revient toujours à ses premières amours, c'est bien connu...

Freud avait « adopté » certains de ses collègues parfois avec les suites fâcheuses que l'on connaît. Je peux dire que j'ai eu la chance d'être tout de suite adoptée par Piera dans une relation de travail et d'affection qui, pour moi, ne s'est pas arrêtée avec sa mort en 1990. Disparition dramatique, en quelques mois, d'une femme en pleine possession de sa capacité créatrice. C'est Pierre Fédida qui m'aida alors à élaborer le deuil de cette disparition en me convaincant d'écrire sur son œuvre un texte qui pourrait la rendre plus accessible. C'est ce qui a donné plusieurs années après *Penser la psychose* où, en fait, j'ai tenté de poursuivre avec elle le dialogue interrompu.

En conclusion, la poursuite du parcours...

Je suis, comme nous tous, provoquée par la tension socio-politique nationale et internationale qui engendre une urgence à penser autant qu'un plaisir de pensée. Comme je l'ai dit, plutôt que de creuser un sillon unique, je préfère me laisser influencer par un ressenti qui peut être autant lié aux aléas de ma vie personnelle qu'à une situation et des événements partagés au présent. De cette variété, qui n'est pas pour autant une dispersion car un même lien méthodologique les relie, témoignent les titres de la revue *Topique* que je propose et dont je rédige les éditos. C'est un grand plaisir de voir le numéro progressivement prendre forme en fonction des textes qui nous sont envoyés et des discussions que nous menons à l'intérieur du Comité de rédaction et avec les membres du Comité de lecture avec ce cercle de proches collègues et amis, qui, pour beaucoup, ont aussi été mes doctorants comme Dominique Fessaguet, Pablo Bergami G. Barbosa ou des collaborateurs comme Simruy Ikiz et Catherine Wieder et beaucoup d'autres, parmi lesquels Marilia Arreguy, sur lesquels je peux compter pour partager et développer de nouveaux projets.

Pratiquer la psychanalyse en cabinet, l'enseigner à l'Université et participer à son élaboration en écrivant et en dirigeant une association et une revue est une expérience protéiforme féconde. Et même si, comme dans toute espèce de communauté il faut faire face à des désaccords, ils sont la condition du plaisir de penser ensemble lequel ne repose jamais sur l'uniformité.